

TROIS FOIS NON...

Réel et littérature, un couple qui n'a pas toujours fait bon ménage. Il y a plus d'un siècle, le lanceur de dés Stéphane Mallarmé, contemporain du pire comme du meilleur naturalisme romanesque, moquait déjà la tentation fatale de « l'universel reportage ». Partant de ce constat critique, et assez prophétique, on peut dire que ça y est, on est en plein dedans, dans le bouillon de l'universel reportage, au pied de la lettre même. Et cela concerne en quelque sorte l'ultime mutation du naturalisme au XIX^e siècle, sa mue très littéralement journalistique. Aujourd'hui comme jamais, la forme romanesque est le lieu d'une inversion des rôles caractéristique : le devenir-journaliste de l'écrivain. Paul Virilio avait, dans un de ses essais, tenté de dater le moment historique de cette inversion, avant ou après la Seconde Guerre mondiale, je ne sais plus. Il soulignait combien le mercenariat lucratif des écrivains comme feuilletoniste ou billettiste d'humeur, puis comme grand reporter, avait peu à peu enfanté sa figure inversée, celle du recyclage par tel ou tel journaliste d'une série d'enquêtes de terrain en livre de fiction. Cette tendance arrive aujourd'hui à son point culminant. Il ne s'agit plus seulement pour beaucoup d'auteurs-pigistes de doubler la mise en romançant – ou en faisant la novélisation puisque le mot franglais existe déjà pour qualifier ce labeur de seconde main – une série d'articles précédents sur tel fait divers, événement, milieu social, scandale politico-financier, etc. ; il s'agit pour ces plumitifs à double casquette de sonder le phénomène de société ou la thématique porteuse dans le vivier des magazines et d'en retirer un certain sel fictionnel, puis d'en soigner l'habillage à partir de quelques personnages archétypaux. À tel point que cette démarche d'emprunt à l'actualité médiatique est parfois même inconsciente, totalement intériorisée par des écrivains qui sont devenus purs journalistes à leur insu. Au risque d'agacer certains, je n'ai gardé parmi tous les exemples qui viennent à l'esprit qu'un nom propre illustrant cette schizophrénie littéraire dans son rapport au réel, Michel Houellebecq.

Difficile de ne pas s'étendre un peu sur ce cas d'espèce à succès planétaire. De l'échangisme au tourisme sexuel, en passant par la vie d'entreprise, tout dans ses choix de toile de fond romanesque sent l'opportunisme d'un ancrage sociétal (ce barbarisme est fait exprès) à la fois *trash* et *fashionable*, alliant l'utile prétexte d'un produit d'appel dans l'air du temps et l'agrément d'une polémique bien orchestrée. On m'objectera qu'il y a chez lui, un supplément d'âme, un ton sinon un style. Disons qu'il y a une façon de s'identifier au sujet choisi, de s'y investir tant du dehors que du dedans. En effet, Michel Houellebecq n'est pas qu'un univer-

sel reporter, il est aussi le premier symptôme désinhibé de sa propre socio-sexologie. En ce sens, il est toujours à la recherche du point d'intersection entre la part d'auto-fiction de son vieux fonds ressentimental et la part de marché de sa thématique initiale. Il adhère visqueusement aux deux pôles de son sujet d'accroche, cultivant les motifs du scandale vendeur et ses propres confessions déceptives, flattant ici nos mauvais sentiments collectifs tout en empruntant aussitôt une posture victimaire pour les banaliser viscéralement. Il est dans cette duplicité tactique du rédacteur en chef de n'importe quel magazine de mode, entremêlant l'obscénité flagrante du scoop, la bonne excuse issue de la vulgate des sciences humaines et le chantage affectif de sa mélancolie personnelle.

Au-delà de ma détestation pour ce cas à mes yeux si symbolique, on remarquera, dans ses derniers livres, le parti pris délibéré d'effacer toute trace de singularité dans l'écriture, d'arriver à une platitude élémentaire. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui qui revendique cette démarche littéraire dans le moindre de ses entretiens, qui appelle à briser la sacralité de l'écriture, ses jeux formalistes ou le moindre de ses effets de style, pour épouser pleinement une langue neutralisée de l'intérieur qui fait miroir au commun des lecteurs, pour parvenir à un degré zéro de la langue comme pur médium médiatique. Rare exception à cet affadissement volontaire des possibles textuels, l'auteur anagrammatique de la « Forme Plate » (non, ce n'est un jeu de mot de mon cru, mais le programme explicite de son art poétique), s'autorise un seul écart de style personnel : le sarcasme, la saillie vulgaire qui absout le dégoût de soi dans le miroir trouble d'une supposée médiocrité universelle. Mais justement, comble du leurre, cette auto-ironie permanente n'a rien d'un trait personnel, c'est la marque de fabrique la plus impersonnelle qui soit d'une époque, la nôtre, le B-A-BA de son cynisme dominant, ce néo-Kunisme inversé qu'avait si subtilement analysé Peter Sloterdijk dans *Critique de la raison cynique*, son œuvre maîtresse des années 1980 – avant que le philosophe allemand ne devienne hélas un adorateur des hautes sphères bouddhistes, comme l'auteur de best-seller suscité. Et voilà, disons que cette boucle-là est bien bouclée.

Littérature et réel, un couple qui n'a pas toujours fait bon ménage. Ou alors ménage à trois. Petite histoire adultérine qui prend forme au XX^e siècle, sur l'air ronflant de la littérature réaliste plus ou moins socialiste ou très existentiellement engagée. Le politique, donc, ferait le tiers, le lien ou le troisième angle de vue entre réel et littérature. C'est tellement passé de mode qu'on a presque honte d'y revenir. Tiers exclu a priori. Tout le monde se souvient des désastres de la grande fresque à message d'un Sartre ou d'un Aragon. Tous deux avaient mieux à faire que de romancer laborieusement leurs idéaux. Malraux aussi d'ailleurs, mais bon, passons. Le réel à force d'être schématisé pour la cause, exemplarisé par souci d'édification de Billancourt ou de Saint-Germain-des-Prés, passait à la trappe. Et la littérature, à force d'être moralisée, normalisée, autocensurée selon des canons didactiques, s'y piégeait aussi. Mais on aurait trop vite fait l'impasse sur l'avenir insidieux de cette tradition. On l'a mise à la porte de nos esprits tandis qu'elle revenait en force par la fenêtre. Je veux parler ici de certains genres

mineurs, et d'un en particulier, le roman policier au sens le plus large, dit emblématiquement « Polar ».

Attention, ici nul mépris pour Jim Thomson, l'un des plus grands écrivains américains, ou pour Manchette, auteur pionnier du roman noir, et surtout auteur tout court. Je voudrais juste attirer l'attention sur ce point : en France, tout du moins, la vogue des polars « néo-gauchistes », brossant le panorama de nos marges sociales tout en y inscrivant l'empreinte d'une critique politique virulente, vogue débutant à la fin des années 70, longtemps demeurée dans l'ombre dépréciée de la sous-littérature, ce courant n'a cessé de gagner en popularité, puis de gagner ses lettres de noblesse sous diverses couvertures dites blanches. Et je me surprends parfois à penser qu'il est aujourd'hui dans le roman français contemporain un de ces bastions dominants. Son reste de culture rebelle a beau lui servir de couverture *underground*, il ne faut pas s'y fier. Le Polar avec un grand P est en tête des ventes et beaucoup mieux traité qu'on ne le croit dans les grandes maisons d'édition. Il veut encore se croire mal aimé, mais à voir combien le motif du scénario d'enquête sociale para-policière conditionne la plupart des ouvrages publiés, on ferait mieux d'avouer qu'il a presque vaincu partout. Et, la plupart du temps, aux dépens du réel et de la littérature.

Sans nous étendre sur les impasses propres à ce mauvais genre aujourd'hui consacré, on y pointera d'abord que le réel ici affiché est préformaté selon des clichés, parfois sympathiques au demeurant mais si pauvres et désincarnés, et que la part de la fiction revient toujours au même : la rédemption de l'injustice par un archétype de narrateur-justicier. On voit ici combien les dés de Mallarmé sont pipés d'avance, chacun dans son rôle, le réel comme matériau thématique à scandale et le médium romanesque comme mode de révélation. Là encore, on retombe sur une facette de l'écriture journalistique, dite d'investigation. Faute d'articuler librement réel et littérature, on assiste avec lassitude à l'éternelle répétition d'un même schéma, un réel passé au crible de certains préjugés et une littérature corsetée par trop de moules verbaux. Trop d'a priori de part et d'autre pour que cela produise autre chose que du contexte convenu et de la convention formelle, le mariage incestueux, et vainement consanguin, d'un retour faisant de l'engagement. Ce piètre come-back de l'idéologie, c'est la face cachée du Polar, qu'on adhère ou non par ailleurs à ses charges dénonciatrices.

Réel et littérature, un couple qui n'a pas toujours fait bon ménage, un couple qui a aussi cru résorber ses différends en ne faisant qu'un, textuellement parlant. Deux axiomes de départ : tout le réel s'est déposé dans la langue, toute littérature fait vibrer le réel déjà compris dans la langue. Dès lors, plus de jeux de miroir déformant ou préformé avec le réel, juste une confiance aveugle dans le *work in progress* littéraire, dans les résonances immédiates du réel et de la langue, dans l'intertextualité originelle des mots, des êtres et des choses. Il suffit d'habiter la langue pour être hanté en retour par du réel. Peu importe si ce n'est pas toujours compréhensible, puisqu'à c'est à votre insu que c'est compris dedans. Sur le papier, de Beckett à Duras, pour ne citer avec respect que ces deux-là, ça a fait œuvre commune, le réel et la littérature, pas

forcément pour les raisons suscitées, ou pas seulement ou pas du tout, difficile de trancher.

Il est aujourd'hui de bonne guerre d'englober tout cela dans une crise de la fiction française, due au diabolique Nouveau roman et à ses frères ennemis de l'avant-gardisme Tel-Quelien. Ils auraient cassé les ressorts narratifs de la littérature et brouillé le rapport au réel, au point d'inhiber, empêcher, sacrifier les générations d'écrivains ultérieurs. Cette légende, je n'y ai jamais cru, mais non sans avoir, moi aussi, beaucoup de mal à suivre certains dans leur intégrisme textuel. Pourtant, il me semble qu'ils ont, presque malgré eux, enfanté un monstre qui aujourd'hui fait florès, dans le sillage en eaux troubles de l'auto-fiction. Non pas l'auto-fiction au sens de Philip Roth ou de Serge Doubrovski, mais à travers une certaine sacralisation religieuse du moment totalisant de l'écriture et de sa puissance d'absorption du réel dans la langue, les derniers avatars de l'auto-expressivité en roue libre, censée englober le monde au sein d'une subjectivité hypertrophiée.

Citons Christine Angot, juste pour nous donner un point de repère, la force de son phrasé n'est pas en cause, mais seulement son rapport biaisé au réel, cette appropriation narcissique du réel passée par sa petite moulinette mentale, de plus en plus auto-centrée jusqu'à presque plus rien, que le ressassement en circuit fermé de sa propre réception. J'y vois comme le signal d'un épuisement du principe même de la génération spontanée textuelle, ou plutôt d'une torsion dans le mauvais sens. Vers l'effet *blog* qui, dépourvu de toutes les théorisations antérieures, renouvelle la pathétique tentation de réduire le réel aux confessions, à scandale ou pas, d'un journal intime écrit dans l'immédiateté et la fausse spontanéité d'une pseudo-oralité contemporaine. Comme si le recyclage des petites coquetteries et tics du verbiage propre à Internet donnait à ces récits un ancrage dans la langue d'aujourd'hui et, partant de là témoignait d'un nouveau rapport entre subjectivité littéraire et altérité du monde. À ce stade de mystification, il y a fort à parier que ce leurre ne fera plus longtemps illusion.

Réel et littérature, j'avais envie de faire un peu le ménage avant d'y mettre du mien, c'est fait. Ceci dit, je me sens aussi concerné par ces contre-exemples, traversé par leur contradiction, par leur vanité partielle. On peut avoir du recul sur les fausses routes d'une époque, sans forcément avoir balisé en pensées son propre chemin. Littérature et réel, j'ajouterais à ce face-à-face un seul terme : la mémoire. La mémoire de la langue – et en cela je suis loin d'avoir renié toutes les positions de mes aînés – cette mémoire langagière qui conserve en elle les traces d'une histoire sociale et d'un ancestral débat d'idées, qui s'est construite à partir d'un désordre d'usages soit oraux soit écrits, soit anonymes soit renommés, soit vulgaires soit raffinés, soit collectifs soit individuels. Oui, je suis conscient et convaincu qu'on écrit à partir de ça, une langue qui n'est pas une feuille blanche, une langue déjà saturée, gribouillée, censurée, normalisée etc., une langue qui fait patrimoine au pluriel et qui fait sa mue perpétuelle. Cette langue n'a pas la neutralité de n'importe quel outil, c'est à la fois la limaille de fer des mots et l'aimant de toutes les subjectivités qui au passage y ont laissé

transparaître du réel et de la fiction, indifféremment. Je vais m'arrêter là parce que le lyrisme théorique, ça s'écoute parler tout seul, de plus en plus seul, sans vous ni moi.

En fait, ma façon de confronter le réel et le littéraire, cela pourrait ne tenir qu'à cette petite méthode : dédoubler la mémoire de la langue à travers les aléas de mon fonds propre d'amnésie sélective. Se servir de cette puissance d'oubli personnel pour réinventer des parts de réel, autrement dit, ne pas se précipiter vers le réel sans lui avoir auparavant fait écran, sans avoir interposé entre lui et mon passage à l'acte d'écriture du temps mort, de la perte, du trou noir, de l'indétermination, de la fausse reconnaissance, de l'insu, de l'ambivalence, de la mauvaise foi, de la déception. Je ne crois qu'à ça, à l'effet retard, à ce décalage horaire intime qui déconstruit l'expressivité première de soi, les bons sentiments politiques. Dans le meilleur des cas, il se passe alors cette chose incroyable, dont il est difficile de témoigner en public sans baisser la voix... J'écris à la première personne du pluriel, à partir d'une mémoire qui fait cause commune, d'une multitude qui me fait coexister solidairement, à partir de ce point de départ : l'absolue porosité de ce Je qui n'est ni tout à fait lui, ni tout à fait les autres, l'impur produit de ses emprunts. Allitération octosyllabique qui résume bien ma gêne face aux adeptes du droit de propriété intellectuel et à leur croisade contre le piratage, puisque par définition même je me sens déjà hors sujet.

Y.P.

Villa Gillet – lundi 13 mars 2006